

Trésor littéraire cistercien

GUERRIC D'IGNY, *SERMON POUR LA PENTECÔTE 2*

LE DON DES DIVERSES LANGUES DE FEU

Le jour de la Pentecôte, Gueric donne au chapitre devant ses frères le fruit de sa méditation. Il a écouté le récit de l'événement du don de l'Esprit : deux fois il a entendu le mot langue dans des sens qui sont en fait différents, mais le fait même que ce soit le même mot invite à les entendre ensemble. L'Esprit est donné sous forme de *langues de feu* se posant sur chacun, et l'un des effets de ce don consiste à parler des *langues diverses*. S'appuyant sur ces deux expressions reçues de la sainte Écriture, notre abbé en vient à distinguer une triple fonction de la langue¹, correspondant à un triple don de l'Esprit et à une triple dimension de la vie monastique ou chrétienne en général, et de sa vie d'abbé en particulier : relation à Dieu, relation aux autres, relation à soi-même.

D'abord la langue est donnée pour proclamer les merveilles de Dieu : dimension de louange d'une vie monastique consacrée à chanter le Mystère de Dieu. Dimension de célébration de ses propres sermons.

La langue remplit aussi un office de compassion : dans le ministère de l'écoute des frères, la langue permet de « lécher » leurs plaies, de prendre soin de leur misère, de dire une parole de consolation. Cela est particulièrement vrai de l'abbé envers ses frères.

Enfin, vis-à-vis de soi-même – et le sermon prend ici la forme d'un témoignage personnel en « je » –, la langue est donnée pour

¹ Les rapprochements pourront à première lecture nous surprendre : tantôt Gueric passe de la langue *organe de la parole* à la langue *organe du goût* (ainsi dans le psaume : la « langue des chiens » qui lèchent), tantôt il saute de la langue organe à la langue système d'expression et de communication (les « diverses langues » du récit des Actes).

gémir sur sa propre misère et laisser monter vers Dieu le cri de sa pauvreté : cela aussi représente un grand don de l'Esprit.

*
* *

*Par diverses langues, les apôtres proclamaient les merveilles de Dieu*²

Une langue brûlant de chanter Dieu

1.1 Assurément leurs langues proclamaient ce qui jaillissait de leurs cœurs (Lc 6, 45). Si les louanges de Dieu remplissaient leurs bouches, c'est que *l'amour de Dieu avait été répandu dans leurs cœurs* (Rm 5, 5). Seigneur mon Dieu, moi aussi, je chanterais certainement de semblables louanges, si j'avais été semblablement désaltéré. Cependant puisque mon âme est sèche, ma langue aussi se trouve engourdie. Mais que *mon âme en vienne à être rassasiée comme par un festin, alors, la joie sur les lèvres, ma bouche chantera ta louange* (Ps 62, 6).

1.2 [...] *Heureux l'homme que tu instruis, Seigneur, et à qui tu enseignes ta loi* (Ps 93, 12). Cette loi du Seigneur, c'est la charité. Et cette charité est une loi de feu, elle embrase le cœur d'un incendie d'amour et la bouche d'une parole de feu³. *D'en haut, dit le Prophète, il a envoyé le feu dans mes os et il m'a instruit* (Lm 1, 13).

1.3 Avec quelle aisance et quelle rapidité, avec quelle abondance et quelle intensité, ce feu, envoyé sur la terre par le Seigneur Jésus, a non seulement instruit les ignorants, mais aussi libéré ceux qui étaient entravés ! Oui, elles étaient bien de feu, ces langues en lesquelles se partagea ce feu (Ac 2, 3), et elles embrasèrent tellement les âmes des apôtres, et leurs langues aussi, que de nos jours encore tout auditeur attentif se met à brûler à l'audition de leurs paroles. Oui, elle était de feu, la langue de Pierre, elle était de feu la

² Antienne chantée le jour de la Pentecôte.

³ Langue de feu, parole de feu, loi de feu... : le récit des Actes parle de *linguae tanquam ignis* : « des langues comme de feu », et ce dernier mot – *ignis* en latin est le nom même du monastère dont Guerric est le père abbé. Comment ne pas entendre en ces paragraphes les variations sur le feu, comme une sorte de chant sur le nom et donc la vocation de ce monastère, ce lieu où les moines se nourrissent des paroles de feu de Pierre, de Paul, pour entretenir en leur cœur le feu de l'amour. Si on laisse jouer le mot, on pourrait dire du monastère d'Igny – et par la suite de chaque monastère ou lieu ecclésial – qu'il est un lieu ignifié, par l'effet en lui du don ignifiant de l'Esprit. J'aimerais évoquer ici une remarque de X. Thévenot (dans *Avance en eau profonde*, p. 141) : « Jouant sur les mots, on peut affirmer que l'homme, selon le christianisme, est un corps s'ignifiant au feu de l'Esprit Saint. »

langue de Paul, et de nos jours encore vit en leurs paroles un feu continu, un feu qui irradie sur nos cœurs, si du moins nous nous en approchons et ne détournons ni l'oreille ni l'esprit de leurs paroles.

2.1 Si j'avais mérité de recevoir l'une de ces langues, je dirais certainement moi aussi : *Le Seigneur m'a donné en récompense une langue, et avec elle je proclamerai sa louange* (Si 51, 30) à l'instar de ceux dont il est écrit : *Par diverses langues, les apôtres proclamaient les merveilles de Dieu.*

Une langue brûlant de soulager autrui

2.2 Et je dirais encore ceci : *Le Seigneur m'a donné une langue habile, que je sache par ma parole soulager celui qui est tombé* (Is 50, 4). Les apôtres et leurs émules, avec les langues qui leur ont été données, annoncent les merveilles de Dieu, fustigent les tyrans, flagellent les démons, répandent la pluie sur la terre, ouvrent les portes des cieux [...]. Pour ma part, s'il pouvait m'être donné ne fût-ce qu'une langue de chien, pour que je puisse lécher (Ps 58) d'abord mes propres plaies (cf. Lc 16, 21), ensuite celles des autres (Lc 16, 21 ; RB 46, 6) – si du moins il s'en trouve qui veuillent me le permettre.

Heureux, certes, ceux dont le cœur est rempli de joie et la bouche de jubilation du fait de leur amour et de leur profond attachement pour la louange divine. Mais je proclamerais heureux également ceux qui, en léchant les blessures des âmes pour en ôter l'infection et la purulence, attirent en eux-mêmes l'Esprit et la grâce dont leur âme pourra se rassasier.

2.3 Assurément, ces hommes sont *affamés et assoiffés de justice* (Mt 5, 6), ils *souffrent de faim comme des chiens* (Ps 58, 7). Aussi n'ont-ils aucune répugnance envers ce qu'ils pourraient introduire dans leur corps ; et ils n'ont d'aversion pour aucun pécheur qu'ils pourraient convertir à la justice. *Ce que Dieu a purifié, toi, ne le déclare pas impur* (Ac 10, 15), est-il dit au premier des apôtres et en sa personne à tous les autres. C'est pourquoi, Pierre tue et mange des reptiles et des volatiles de toute espèce, et dit : *Ce qu'auparavant je ne voulais même pas toucher, maintenant, tenaillé que je suis par un désir impatient, j'en fais ma nourriture* (Jb 6, 7 Vg). [...]

2.4 Davantage encore, et c'est là chose merveilleuse, plus un pécheur nous fait goûter d'amertume avant sa conversion, plus celle-ci par la suite nous est douce ; plus on désespérait de son salut, plus celui-ci nous procure de joie. C'est que nous nous émerveillons alors davantage de la grâce du Sauveur, lui qui en rapportant sur ses

épaules la brebis perdue, donne aux anges *plus de joie pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes* (Lc 15, 3-7).

3.1 D'autres, qui ont reçu ce don, peuvent bien dire : Seigneur, *comme tes paroles sont douces à mon palais* (Ps 118, 103)! Pour ma part, mon âme affamée et *souffrant de faim comme un chien* (Ps 58, 7), accueillera même ce qui est amer comme une douceur (Pr 27, 7), et un mets répugnant sera pour elle appétissant. D'autres peuvent trouver leur plaisir à sucer le miel des Écritures ; moi, je me délecterai à lécher les plaies des pécheurs, c'est-à-dire les miennes aussi bien que celles de mes semblables. L'ulcère du péché, certes, est répugnant et horrible à voir ; cependant la saveur et le charme qu'il y a à le lécher, nul ne les goûte, nul ne les connaît, sinon celui qui est affamé du salut de ceux qui vont à leur perte et qui *souffre de faim comme un chien*. C'est de tels hommes qu'il est dit : *La langue de tes chiens trouve sa nourriture en tes ennemis* (Ps 67, 24) [...].

Joindre l'utile à l'agréable

4.1 Mais je reviens au point d'où je me suis écarté. J'exprimais le souhait d'avoir pour moi une langue pour chanter la louange de Dieu, et aussi une langue pour soigner les plaies de ceux qui me les confient. Le bénéfique qu'ainsi je recherche, c'est d'obtenir par l'une le fruit d'une sainte ferveur, par l'autre le gain du salut de mes frères. Et mon désir en ce qui vous concerne, c'est par la première vous être agréable, par la seconde vous être utile. En effet, même en ce qui concerne l'art et le rôle des poètes profanes, on trouve chez l'un d'entre eux ces mots :

*Ou bien servir ou bien charmer, tel est le désir des poètes.
L'emporte absolument, celui qui joint l'utile à l'agréable⁴.*

Une langue pour gémir sur sa misère

4.2 Je souhaitais pour moi, dis-je, la grâce de la parole, par laquelle je pourrais me mettre avec empressement au service et de Dieu et de vous-mêmes, ou du moins compenser quelque peu par ma parole ce en quoi je manque de vous être utile par mon exemple. [...]

4.3 La crainte me tourmente de part et d'autre, et je suis pris dans ce dilemme (Ph 1, 23) : ma charge exige de moi une parole, et

⁴ HORACE, *Art poétique*, vers 333 et 343.

ma vie contredit cette parole. Mais je me souviens de ce mot trouvé chez un sage : *L'âme du travailleur travaille en sa faveur* (Pr 16, 26). Si la faiblesse de mon corps me dispense du travail manuel, certes mon âme [...] dira avec David : *Mon gémissément était mon travail* (Ps 6, 7). Ah si m'étaient donnés ces *gémisséments ineffables* par lesquels *l'Esprit intercède pour les saints* (Rm 8, 26), en sorte qu'ils soient mon travail ! Sans aucun doute, le travail de tels gémisséments compenserait largement pour moi le travail manuel quotidien.

5.1 Mais vous aussi, mes frères, si vous avez appris à désirer les dons les meilleurs (1 Co 12, 31), demandez que l'Esprit répande en vous de tels gémisséments. Je ne sais si parmi les dons de l'Esprit il en est de plus utiles et de plus adaptés à des êtres pétris de misère et de faiblesse. Je ne sais s'il est un son plus familier et plus agréable à l'Esprit Saint, lui qui s'est montré sous la forme d'une colombe.

Mais ce que je sais, c'est que pour nul autre ouvrage que celui qui consiste à gémir et à pleurer, nous ne pouvons trouver en nous matière si abondante et si disponible !

*

* *

Le Grand Exorde, à la fin du XII^e siècle, caractérise les *sermons* de Gueric d'Igny par trois adjectifs, chacun étant renforcé par la forme superlative ou par un adverbe : ils sont *luculentissimi* – pleins de charme, d'élégance ; ils sont *discretissimi* – si justes, si mesurés, si équilibrés ; et enfin ils sont *vere spirituales* – vraiment spirituels, vraiment animés par l'Esprit. Ainsi Gueric se trouve reconnu par les générations postérieures comme un abbé qui accomplit sa tâche en parlant à ses frères en des *sermons* qui brillent à la fois par leur beauté et leur finesse spirituelle.

Avec ce *sermon pour la Pentecôte*, nous pouvons entrer quelque peu dans l'intimité de Gueric : comment se comprenait-il lui-même ? Comment comprenait-il son ministère de la parole au service de ses frères ? Plus précisément comment vivait-il son art littéraire au service de sa communauté ?

Il le dit ailleurs, il est habité par le désir de « convertir à l'amour par la beauté⁵ ». Rêve de poète ! Rêve que tant de poèmes ont

⁵ *Sermon 2 pour la Nativité de Marie*, § 2.

exprimé, ainsi le vieil Horace. Dont Guerric cite ici deux vers, et pas n'importe lesquels, mais deux vers extraits de *l'Art poétique*, c'est-à-dire ce texte où Horace réfléchit sur son travail, son art de poète. Et ne voilà-t-il pas que l'abbé d'Igny s'appuie sur ces vers pour situer sa propre parole, son propre art de la parole au sein de sa communauté monastique !

Lorsque le père abbé Guerric s'emploie à travailler, à peaufiner ses *sermons*, ce n'est pas là un reste d'esprit mondain, auquel il n'aurait pas encore renoncé (n'en déplaît à Étienne Gilson, qui reprochait à saint Bernard son art de bien écrire) : l'art de bien parler, de bien écrire se trouve chevillé au cœur de l'esprit cistercien, car la beauté touche, affecte l'être humain et ainsi déjà met en route en lui un processus de conversion. Ou encore, ces textes animés par un feu, le feu de l'amour, cherchent à se communiquer, à embraser de leur feu tous ceux qu'ils peuvent atteindre. La philosophie du langage dirait : acte performatif.

J'aimerais rapprocher Guerric et ces vers de Marie Noël, *Prière du poète*⁶ : lui aussi priait dans la conscience que c'est l'Esprit qui donne les mots, des mots qui pourront remplir une fonction au service de ses frères, leur être agréables et utiles.

Mon Dieu qui donnes l'eau tous les jours à la source
 [...]

 Donne de quoi chanter à moi pauvre poète
 Pour les gens pressés qui vont, viennent, vont
 Et qui n'ont pas le temps d'entendre dans leur tête
 Les airs que la vie et la mort y font.

Bref, en ce texte si personnel, l'abbé d'Igny se donne à rencontrer de manière privilégiée en sa vocation de « poète », en son rôle d'abbé ayant mission d'user de la « langue ». Il se veut poète pour chanter Dieu et proclamer avec grâce ses merveilles, il se veut poète pour être à la fois utile et agréable à ses frères, il se veut poète enfin pour laisser s'exprimer en lui-même le gémissement de l'Esprit.

Abbaye N.D. d'Orval
 B – 6823 VILLERS-devant-ORVAL

Bernard-Joseph SAMAIN, ocsso

⁶ *Les chansons et les heures*, Poésie/Gallimard, 1983, p. 114.